

# LE MARIAGE DE MATHIS

(ADAPTATION DE L'ACTE I DE LA PIÈCE D'ANTON TOMAŽ LINHART)

## LES PERSONNAGES

MATHIS

AGNÈS

ANTONIO

LE BARON

ROSINE

CHÉRUBIN

GUZMAN

LE NARRATEUR



## ACTE I

*Une chambre à moitié meublée. Un grand fauteuil est au milieu. Mathis mesure quelque chose par terre. Agnès se regarde dans le miroir. Elle arrange son chapeau de paille orné d'une fleur.*

### SCÈNE I

Mathis, Agnès

MATHIS : Dix-neuf pieds de long sur vingt-six de large.

AGNÈS : Mathis, regarde mon chapeau de paille. C'est mieux si je le porte comme ça, non ?

MATHIS : Il est très beau, effectivement, mais ce qui est encore plus beau à mes yeux, ce sont tes joues florissantes.

AGNÈS : Recule-toi un peu. Qu'est-ce que tu mesures, mon amour ?

MATHIS : Je regarde s'il y a suffisamment de place pour le lit que le baron nous a promis.

AGNÈS : On va le mettre ici ?

MATHIS : C'est là qu'on va habiter.

AGNÈS : Ça ne va pas marcher, en aucun cas.

MATHIS : Et pourquoi pas ?

AGNÈS : Il suffit que je ne le souhaite pas.

MATHIS : Mais on donne au moins une raison.

AGNÈS : Ça non plus, on ne le dit pas.

MATHIS : Voilà ce qui se passe quand une femme nous attrape dans sa toile.

AGNÈS : Tais-toi !

MATHIS : Mais tu sais, Agnès, que bientôt je ne chasserai plus les taupes dans le jardin ? Tu seras alors obligée de me traiter autrement. À partir d'aujourd'hui, je suis le premier serviteur et pratiquement l'ami des hauts dignitaires. Je crois qu'après, tu vas te rendre compte qu'il n'y a pas de meilleur endroit pour nous dans tout le château qu'ici, entre Monsieur et notre chère Madame. La nuit, si Madame a mal au ventre, elle sonnera, et hop ! En trois pas, tu seras là. Et quand Monsieur aura besoin de quelque chose, il sonnera, et hop ! En deux pas, je serai chez lui.

AGNÈS : Tu as raison ! Quand le matin le baron sonnera avec sa clochette et te donnera un travail bien long, il fera lui aussi trois petits pas et - hop ! - il sera devant ma porte et après trois petits sauts, hop !

MATHIS : Qu'est-ce que tu insinues ?

AGNÈS : Écoute !

MATHIS : Mais parle, pour l'amour de Dieu ?

AGNÈS : Notre cher baron Trompé en a marre des jolies filles qui habitent dans les environs. Maintenant, il aimerait rester ici à la maison ; avec sa femme, c'est ce que tu crois ? Bien sûr que non ! Mais, c'est avec ton épouse, mon cher Mathis. Il a engagé le vieux Chérubin pour qu'il me mette de son côté.

MATHIS : Chérubin ! Ce maudit Chérubin ! Ah, si je ne lui casse pas tous les os, à celui-là !

AGNÈS : Quoi, tu pensais qu'il allait me donner une dot pour te remercier de tes services ?

MATHIS : Pourquoi pas ? Je crois qu'après tout, j'en ai fait assez.

AGNÈS : Ah, ces hommes d'esprit, ce qu'ils sont bêtes !

MATHIS : C'est ce qu'on dit.

AGNÈS : Mais on ne le croit pas.

MATHIS : Les gens sont stupides.

AGNÈS : Maintenant, écoute-moi bien. Notre baron veut m'avoir pour lui, en secret, et toi, tu aimerais lui rendre service. Ce que je dis n'est pas faux, qu'est-ce que tu en penses ?

MATHIS : Mon front commence à me brûler de colère.

AGNÈS : Arrête de te gratter le front.

MATHIS : Pourquoi ?

AGNÈS : Tu vas développer un eczéma.

MATHIS : Ce que tu es méchante ! Mais encore, disons-le autrement. J'aimerais lui tendre un piège en dépit de sa ruse, et empocher son argent.

AGNÈS : Alors, nous y voilà ! L'argent et l'escroquerie, voilà ton domaine.

MATHIS : Bon, le Baron veut me tromper. D'accord, je vais m'en occuper moi-même.

AGNÈS : Tu n'as donc peur de rien ?

MATHIS : De qui aurais-je peur ? Celui qui ne pense pas reste pauvre.

*On entend le son d'une clochette.*

AGNÈS : Madame est réveillée ; hier soir, elle m'a indiqué qu'elle voulait être la première à me parler ce matin.

MATHIS : Ça peut vouloir dire quelque chose, n'est-ce pas ?

AGNÈS : Je dois partir, mon cher Mathis. Pense à ce que tu dois faire.

MATHIS : Tu pars si tôt ? Tu ne te rends donc pas compte combien je t'aime.

AGNÈS : Quand cesseras-tu de me le dire du matin au soir ?

MATHIS : Dès que je pourrai te le montrer du matin au soir.

*AGNÈS se met à courir.*

## SCÈNE 2

*Mathis est seul*

MATHIS : C'est vrai ! C'est une fille sans comparaison ! Bien roulée, capable, douce. Vivante, pleine d'amour et de feu ! Et comme elle est intelligente aussi ! *Il marche vivement en se frottant les mains.* Haha, mon cher Monsieur, alors on est égaux maintenant ? Ce n'est que maintenant que je comprends pourquoi on m'offre une promotion. Pour que je le serve pendant que, lui, il servira ma femme. Je l'aurais gêné – il m'aurait agacé ; je me serais donné de la peine pour sa famille – il aurait pris soin de la mienne. Mathis, tu ne vas pas courir ainsi à ta perte. Et toi, Chérubin, si servile, tu n'es qu'un vieux sauvage menteur ! Je vais te – quoi ? Mathis, réfléchis bien ! Tu ne dois pas te précipiter. Tu dois faire en sorte que l'un épuise l'autre. D'abord, tu gagneras de l'argent et ton Agnès ; ensuite, tu feras courir ce Monsieur et tu rouleras bien Chérubin.

## SCÈNE 3

Guzman, Mathis

MATHIS : Oh la la ! Mon cher monsieur Guzman ! Vous êtes venu pour la fête ? Alors vous savez que je vais me marier. Très bien, très bien, je suis tellement heureux.

GUZMAN : Mon ami, des rumeurs courent sur un certain mariage, c'est vrai ; mais ce n'est pas tout à fait ce que tu penses.

MATHIS : C'est celui-là – *il se montre du doigt*, regardez-le bien, c'est lui qui se marie. Les autres peuvent dire ce qu'ils veulent.

GUZMAN : Nous sommes seuls ? Personne ne nous entend ?

MATHIS : Moi aussi je sors, comme ça vous pourrez rester tout seul.

GUZMAN : Attends, l'ami ! On doit parler d'une chose en particulier. Il y a trois ans, tu servais là-bas, à Novo Mesto au Château Champignon, n'est-ce pas ?

MATHIS : C'est vrai.

GUZMAN : Tu connais donc la gardienne de la villa, celle qu'on appelle Marie Épinette ?

MATHIS : J'ai vu beaucoup de visages ces trois dernières années ; vous pensez bien que je ne peux pas me les rappeler tous.

GUZMAN : Je doute que tu l'aies oubliée, celle-là. En tout cas, tu te souviendras sûrement des 200 euros qu'elle t'a prêtés.

MATHIS : Si elle me les a prêtés, je les ai aussi dépensés. Rien de plus simple à oublier que l'argent dépensé.

GUZMAN : Elle te les a prêtés sub conditione expressa.

MATHIS : Ne me parlez pas en latin, elle ne me les a pas prêtés en latin.

GUZMAN : C'est une façon de parler ; cette expression, cet engagement – c'est pour que tu la rembourses et que tu l'épouses.

MATHIS : Ha ! On parle d'une autre femme. Elle est belle ?

GUZMAN : Bien sûr !

MATHIS : Jeune ?

GUZMAN : Dans la fleur de l'âge, environ quarante ans.

MATHIS : Bien faite ?

GUZMAN : Elle grossit bien, on ne peut pas le lui reprocher.

MATHIS : Grande, petite ?

GUZMAN : Pourquoi cette question ? Tu la connais bien, ne le nies pas !

MATHIS : Parce que, mon cher Monsieur, j'aimerais trouver une femme comme elle. Vous pouvez la marier, elle est parfaite. Et je lui laisse ma dette pour dot.

GUZMAN : Eh, l'ami, n'oublie pas à qui tu parles ! Ces ruses ne t'aideront pas.

MATHIS : Je le sais. Ça ne pourrait fonctionner que si j'étais docteur.

GUZMAN : Assez de paroles creuses. Est-ce que tu vas la rembourser et l'épouser ? Voilà ma question. Regarde, elle t'est favorable ; elle

m'a écrit que je devais régler cette histoire tranquillement ; mais si tu préfères la justice au lieu de sa générosité, je vais être obligé de porter plainte contre toi, tout de suite. Alors, parle, Mathis.

MATHIS : Voyons, on doit réfléchir à cette situation avec les idées claires. Aujourd'hui je suis ivre, ivre de joie, ivre d'amour comme chaque mari. S'il vous plaît, patientez jusqu'à demain matin.

GUZMAN : Morveux, tu te moques de moi. Tu vas voir, lorsque j'en aurais fini avec toi, tu penseras à Guzman tous les jours.

MATHIS : Mon bon Monsieur, ne vous mettez pas en colère !

GUZMAN : Nous en reparlerons avec les maîtres aujourd'hui même ! Aujourd'hui même ! *Il est sur le point de partir, mais Agnès vient et s'arrête derrière lui.*

MATHIS : Venez avec moi dans le jardin, je vais vous faire goûter un melon pour vous faire oublier votre colère. La colère peut blesser, vous savez. *Ils sortent tous les deux.*

## SCÈNE 4

*Agnès est seule.*

AGNÈS : « Nous en reparlerons avec les maîtres aujourd'hui même ! Aujourd'hui même ! » Qu'est-ce que ça signifie ? Je suis certaine que Guzman a de nouveau semé la pagaille. Peu importe, je ne fais confiance qu'à mon Mathis. Il a du bon sens et la langue bien pendue aussi. *Elle jette sur la chaise le vêtement qu'elle tenait.* Maintenant je ne sais plus ce que je cherche ici.

## SCÈNE 5

Agnès, Antonio

ANTONIO *vient en courant* : Agnès ! Enfin, je te trouve seule pour une fois ; voilà deux heures que je te cherche. Hélas ! Tu te maries et moi – je pars pour Ljubljana !

AGNÈS : C'est à cause de mon mariage que tu pars à Ljubljana ? C'est ce qu'on doit comprendre ?

ANTONIO *tristement* : Agnès, Monsieur me renvoie.

AGNÈS : Mais ce n'est pas encore le moment de prendre des vacances.  
Qu'est-ce que c'est que ces enfantillages ?

ANTONIO : Agnès, tu sais que ce soir des musiciens vont venir chez le maire. J'ai promis à Gertrude que je danserai avec elle ; alors, hier soir, je suis allé chez elle pour qu'on essaye un peu. Je l'ai à peine fait tourner deux fois que vient la vieille madame la maire qui annonce l'arrivée de Monsieur. Je n'ai même pas eu le temps de me cacher que je le vois arriver bruyamment. Sa bouche écumait de rage quand il m'a aperçu. « Va-t'en ! » qu'il m'a dit, « racaille », et aussi un autre mot que je n'ose pas prononcer – « sors aujourd'hui même de cette maison et demain de la villa ! » Si Madame, ma belle marraine, n'arrive pas à l'apaiser, je suis fini : mes yeux n'auront plus jamais le bonheur de te voir.

AGNÈS : Moi ? De me voir, moi ? Ah, c'est mon tour ? Tu en as déjà assez de notre chère Madame ?

ANTONIO : Oh ! Agnès ! Ne me le rappelle jamais ! Sa beauté m'a blessé le cœur ; pourtant, la peur me saisit lorsque je songe que je l'aime.

AGNÈS : Donc c'est pour ça que maintenant tu me fais des avances, à moi ? Quel insolent ! *Elle lui donne un coup de pied.*

ANTONIO : Comme tu as de la chance de pouvoir la regarder toute la journée, de lui parler toute la journée, de l'habiller le matin et de la déshabiller le soir – épingle par épingle – Agnès, je n'ose réfléchir plus loin ! Garde le silence, quelque chose m'a traversé l'esprit – par mon amour, par tout ce que tu aimes, je t'en prie, ne me le refuse surtout pas.

AGNÈS : Quoi ?

ANTONIO : Une jarretière de Madame.

AGNÈS : Quel homme sans pudeur !

ANTONIO : Pour elle, je te confie le plus beau poème que j'ai à peine rédigé. Il se met à genoux. Oh ! apporte-la moi ! Le jour où mon cœur se noiera dans un océan de tristesse, à ce moment-là, la présence de cette jarretière ravivera le souvenir de mon Agnès.

AGNÈS : Tais-toi, bavard ! *Elle lui donne un coup sur la bouche.* Mon Dieu, combien de filles dragues-tu ? Tu vas chez Gertrude au village, tu es secrètement amoureux de Madame et maintenant tu t'intéresses aussi à moi ...

ANTONIO : Je ne sais vraiment pas ce qui m'arrive. Depuis quelque temps, je sens des sentiments bouillir en moi ; chaque fois que j'aperçois une femme, mon cœur bat la chamade ; quand j'entends le mot amour, je suis secoué de désir et de joie et, tout à coup, le froid et la chaleur m'enveloppent. Parfois, comme dans un voyage astral, mon âme survole une forêt en criant : « Je t'aime ! » sans savoir à qui sont destinés ces mots. Je révèle mon amour aux arbres, aux rochers, aux nuages et aux vents.

AGNÈS : Tu vas devenir fou.

ANTONIO : Hélas ! Il aperçoit le baron et se cache derrière la chaise.

AGNÈS : Qu'est-ce qu'il y a ?

## SCÈNE 6

Agnès, le baron, Antonio, *caché*

AGNÈS : Ha ! *Elle aperçoit le baron et s'approche de la chaise pour cacher Antonio.*

LE BARON *s'approche d'Agnès* : Agnès, tu sembles de mauvaise humeur ; tu parles toute seule et ton cœur est inquiet. Il ne peut pas en être autrement, existe-t-il un remède à tes maux ?

AGNÈS : Quels sont vos ordres, Monsieur ? Si on vous trouve chez moi !

LE BARON : Dieu nous en garde ! Mais sache que je suis ton ami et que ta vue me ravit – Au diable les mots ! – Je t'aime. Chérubin te l'a déjà dit. Je vais rapidement te dévoiler le désir de mon cœur, écoute ! *Il s'assied sur une chaise.*

AGNÈS : Je ne veux rien entendre.

LE BARON : Un seul mot, de grâce ! Tu le sais, grâce à moi Mathis est monté d'un rang et il se place désormais à la tête de tous mes serviteurs... Du jour au lendemain, il est quasiment devenu le maître de mon château – et toi, la maîtresse de mon cœur.

AGNÈS : Ne le prenez pas mal, mais ça ne mène nulle part. Ah, si je pouvais parler !

LE BARON : Parle librement, mon ange, de l'emprise que tu as sur moi.

AGNÈS : Je ne veux pas avoir d'influence sur vous. Laissez-moi tranquille, s'il vous plaît !

LE BARON : Allez, dis-le-moi !

AGNÈS *en colère* : J'ai déjà oublié ce que je voulais dire.

LE BARON : On parlait de mon cœur et à qui il appartient.

AGNÈS : Vous m'offrez ce qui ne vous appartient pas ! Vous devriez avoir honte !

LE BARON : Que veux-tu dire ?

AGNÈS : Votre cœur, votre amour, vous les avez déjà donnés, face au ciel et à la terre, à Madame qui les mérite, qui est d'une beauté incomparable en ce monde, et de laquelle – peu importe, comment je me vois – je ne suis même pas l'ombre.

LE BARON : Ha, ha, ha ! Ce n'est que cela qui te gêne ? – Je ne t'en veux pas, Agnès. Toi et ceux de ta classe sociale, vous êtes toujours dans les griffes de règles dépassées, celles qui dictent que l'homme ne doit aimer que sa femme, et ainsi de suite. Des règles que nous, les nobles, ne suivons pourtant plus depuis longtemps. Nos seules lois sont la joie et le plaisir, Agnès. Tant qu'aimer ma femme me remplit de joie, je l'aime ; mais quand je n'en éprouve plus de joie, je vais ailleurs. Mentir sur mes sentiments, pourquoi pas ? On doit suivre la voie de son cœur. Ma douce Agnès, viens ce soir dans le bosquet au fond du jardin et je vais chasser de ton esprit ces étranges pensées.

CHÉRUBIN *en parlant dehors* : Est-ce que Monsieur le Baron n'est pas ici ?

LE BARON : Qui est-ce ?

AGNÈS : Pauvre de moi !

LE BARON : Sors, pour que personne ne puisse entrer !

AGNÈS : Alors, je laisse ça ici ?

CHÉRUBIN *dehors* : Je l'ai vu entrer il n'y a pas longtemps, je dois lui parler.

LE BARON : Il n'y a pas de cachette ici – non, attends – ah, ici, derrière la chaise ; mais charge-toi de lui et vite.

*Agnès se met devant lui ; il l'écarte un peu, de sorte qu'elle se met juste entre lui et Antonio. Pendant que le baron s'accroupit derrière la chaise, Antonio tourne autour de la chaise et s'assied en repliant ses jambes. Agnès jette sur Antonio le vêtement qu'elle avait auparavant apporté et s'arrête devant la chaise.*

## SCÈNE 7

Le Baron et Antonio restent *cachés* ; Agnès, Chérubin

CHÉRUBIN : Est-ce que tu n'as pas vu Monsieur le Baron ?

AGNÈS *en colère* : Pourquoi l'aurais-je vu ?

CHÉRUBIN : Si tu étais plus intelligente, tu ne me demanderais pas pourquoi.  
Mathis le cherche.

AGNÈS : Alors il cherche son ennemi.

CHÉRUBIN : Qu'est-ce que ça veut dire, détester son futur mari quand il ne veut que du bien à sa future épouse ?

AGNÈS : Je sais que ce ne sont pas vos principes !

CHÉRUBIN : Suis mes conseils, aime Mathis tout en aimant aussi son bonheur, et comme ce sera assuré par le baron, aime aussi le baron.

AGNÈS *en colère* : Vous devriez avoir honte ! Qui vous a dit de venir ici ?

CHÉRUBIN : Tais-toi ! Ne t'énerve pas ! Tout va se passer comme tu le souhaites. Mathis est intelligent, il ne va pas se saborder lui-même. Mais il me semble que ce coquin d'étudiant –

AGNÈS : Antonio ?

CHÉRUBIN : Antonio, exactement – celui qui te suit partout. Déjà ce matin, il y a une heure, je l'ai vu faire les cent pas, là dehors, si longtemps qu'il a fini par s'approcher doucement de toi. Ose dire que j'ai tort !

AGNÈS : Sûrement !

CHÉRUBIN : Est-ce qu'il n'a pas aussi écrit une chanson sur toi ? Il ne la cache certainement pas sans raison.

AGNÈS *en colère* : Bien sûr, sur moi !

CHÉRUBIN : Ou sur notre chère Madame. J'ai même entendu qu'il la flatte, elle aussi – Mais écoute, qu'il reste prudent à ce sujet ! Monsieur ne laissera pas de telles choses se dérouler sous ses yeux.

AGNÈS : Qui vous a dit ce mensonge ? Qu'est-ce que vous allez inventer ?

CHÉRUBIN : Ce que j'ai inventé, moi ? Mais, tout le monde en parle.

LE BARON *se levant* : Tout le monde en parle !

AGNÈS *effrayée, dit à côté* : Que Dieu me vienne en aide maintenant !

*Au château*

CHÉRUBIN : Ha, ha, ha !

LE BARON : Chérubin, dites aux serviteurs de jeter ce raté de mon château.

CHÉRUBIN : Je regrette d'être venu.

AGNÈS : Oh mon Dieu !

LE BARON *à Chérubin* : Elle a pris peur. Agnès, assieds-toi. *Il veut l'asseoir sur la chaise.*

AGNÈS *le repousse* : Je ne veux pas m'asseoir. M'approcher de cette manière ...  
Ça ne se fait pas ?

LE BARON : Bien, nous ne sommes que deux, ma petite, il n'y a aucune raison d'avoir peur.

CHÉRUBIN : Madame, excusez-moi de vous avoir dit la vérité. Je suis désolé d'avoir parlé dans le dos du garçon ; voyez-vous, j'ai tout inventé, pour connaître ses pensées – mais –

LE BARON : Bah ! Cela n'a aucune importance – ce garçon doit partir !

CHÉRUBIN : À cause de puérilités ?

LE BARON : Puérilités ? Je l'ai attrapé la nuit dernière chez la fille du maire !

CHÉRUBIN : Chez Gertrude ?

AGNÈS : Alors vous étiez déjà chez elle, Monsieur.

LE BARON *content* : Ces propos me plaisent.

CHÉRUBIN : Elle finira par abandonner ; je garde espoir.

LE BARON : Mais pas pour la même raison. – Je suis allé voir le maire pour discuter d'une certaine chose. Je vais donc là-bas, hier, à la nuit tombée ; j'ouvre la porte et je trouve une fille tout effrayée. La pauvre ne savait pas où se mettre. Bref, cela me paraît un peu étrange – je lui pose des questions, je jette un œil autour de la chambre ... et je vois une espèce de pantalon suspendu derrière la porte. Je m'approche et je le ramasse. *Il montre comment il a agi tout en relevant la veste de la chaise sous laquelle se cache Antonio.* Et là, je vois – *Il aperçoit Antonio.* Parbleu !

CHÉRUBIN : Ha, ha, ha !

LE BARON : Là, c'est encore pire !

CHÉRUBIN : Je vous crois.

LE BARON *à Agnès* : Tiens, tiens, jeune fille. Ton mariage commence bien ! Mathis peut être fier. Tu voulais te débarrasser de moi à cause de ce garçon-là ? Tu voulais être seule ? – Et toi jeune homme, racaille, tu oses filer la future épouse de Mathis ? – Attends, voyou ! – Est-ce qu'il vous accompagne, Chérubin ?

- AGNÈS : Ça ne sert à rien de vous mettre en colère, Monsieur ; il était déjà ici quand nous discutons.
- LE BARON : Elle ment ! Je ne souhaiterais pas cela à mon pire ennemi.
- AGNÈS : Il venait me demander si je pouvais placer un bon mot pour lui à Madame. C'est à ce moment que vous êtes venu ; il ne lui restait plus qu'à vite se cacher.
- LE BARON : Se cacher ? Mais où ? Ici ? – Menteuse ! Menteuse ! J'étais le seul à être assis !
- ANTONIO : Monsieur, quand vous vous êtes assis, j'étais accroupi derrière la chaise.
- LE BARON : Espèce de menteur ! C'est moi qui étais caché là !
- ANTONIO : Monsieur, c'est à ce moment-là que je me suis glissé et m'y suis assis.
- LE BARON : Tu t'es donc glissé dans les parages comme une vipère. As-tu écouté notre conversation ?
- ANTONIO : Monsieur, je me suis bouché les oreilles pour ne rien entendre.
- CHÉRUBIN : Silence ! Des gens approchent.
- Le BARON *pousse Antonio de la chaise et le force à se lever* : Tête carrée, tu ne veux pas qu'on t'attrape dans cette pièce, là devant tout le monde, hein ?

## SCÈNE 8

*Antonio, Agnès, le baron, Chérubin, Rosine, Gertrude et les autres filles et garçons, vêtus de vêtements élégants*

- MATHIS *tient dans les mains un bouquet de roses blanches et rouges et dit à Madame* : Madame, aidez-nous, s'il vous plaît !
- ROSINE : Regarde, mon cher époux ! Ces gens croient que j'ai encore un peu d'influence. Mais voyons ce qu'il me demande...
- LE BARON *un peu perdu* : Tu sais que je ne peux rien te refuser. Que veulent-ils ?
- ROSINE : Mathis vous dira tout !
- MATHIS *à Agnès* : Demande-le-moi, toi aussi !
- AGNÈS : Moi, je lui suis utile.
- MATHIS : Vas-y, demande !

Le BARON à *Mathis* : Qu'est-ce que tu veux ?

MATHIS : Monsieur, des musiciens vont rendre visite au maire aujourd'hui, n'est-ce pas Gertrude ?

LE BARON : Et toi, tu veux danser, non ?

GERTRUDE (*timidement*) : Oui, j'aimerais bien.

LE BARON : Alors ?

MATHIS : Nous souhaiterions, enfin tout le village le souhaite, les filles comme les garçons souhaitent venir avec les musiciens au château.

LE BARON : Qu'en penses-tu, Agnès ?

AGNÈS : Je le souhaite aussi.

ROSINE : Ils seront un peu serrés chez le Maire ; – mais ici chez nous, ils auront au moins assez d'espace.

LE BARON : Envoyez-y donc les musiciens, votre bonheur est mon bonheur. Ma dame et moi-même, nous nous joindrons à vous.

MATHIS : Autre chose, Monsieur.

LE BARON : Parle !

MATHIS : J'ai fait ce bouquet avec les plus belles roses blanches et rouges que j'ai trouvées pour Agnès. C'est la couronne de l'innocence. Je serai le mari et Agnès ma femme ; – je vous demande donc, Monsieur, de poser cette couronne de l'innocence sur la tête d'Agnès quand les musiciens arriveront.

LE BARON : Quelle folle idée ! Mon petit Mathis, personne dans cette région n'a jamais entendu parler d'une telle cérémonie.

MATHIS : Mais si, Monsieur ; l'autre hiver, quand nous étions à Ljubljana, j'ai participé à plusieurs comédies. Une fois, j'ai vu qu'une mariée avait eu une cérémonie comme celle-là. Ça m'a tellement plu que j'ai décidé d'avoir la même cérémonie pour mon mariage.

LE BARON : De quelle espèce de comédie s'agissait-il ?

MATHIS : Ils l'ont appelé : Le mariage de Figaro.

LE BARON : Ha, ha, ha !

MATHIS : Je vous en supplie à genoux. *Il se met à genoux, Agnès aussi. Mathis signale de sa main aux filles et aux garçons derrière lui de faire de même. Ils se mettent tous à genoux et lèvent les mains.*

ROSINE : Je me joins à eux, réponds à leur petite demande ! – Si jamais tu m'as aimée.

LE BARON : Assez, assez ! Tu as trouvé mon talon d'Achille. Je ferais n'importe quoi pour toi, Rosine.

ROSINE : Mon cher époux. (*Aux autres*) : Levez-vous, votre demande a été entendue. (*Ils se tournent et se lèvent tous*).

Le BARON, *tout confus, se dit à lui-même en s'essuyant le front* : ils m'ont dupé !  
*Mathis, Agnès et les autres viennent l'un après l'autre et embrassent la bague de Rosine et du Baron.*

MATHIS à *Antonio* : Et toi, Antonio ? Tu ne te réjouis pas ?

AGNÈS : Le pauvre, il est triste ; Monsieur est fâché contre lui.

ROSINE : Je te prie d'avoir de la compassion pour lui.

LE BARON : Tu ne connais pas son caractère.

ROSINE : Mais il est encore si jeune !

LE BARON : Pas si jeune que tu le crois.

ANTONIO *se secoue* : Monsieur, je vous demande pardon. J'ai été un peu pétulant, mais à l'avenir, vous verrez –

ROSINE : Je ne connais pas ses péchés, c'est vrai, mais je sais qu'il ne mérite pas ta colère. Mon chéri, tu sais bien qu'il est perdu sans ton sans ton aide.

LE BARON : À Dieu ne plaise !

MATHIS : Je me demande qui pourrait être sage à son âge.

AGNÈS : C'est la jeunesse. Qu'est-ce qu'on peut faire ?

GERTRUDE (*timide et craintive*) : Monsieur, vous savez – hier soir – j'ai –

LE BARON : Oui, oui. – Bon, comme tout le monde est de son côté, je vais tout simplement oublier ce qui s'est passé. Dès cet instant, je vais m'occuper de lui – je serai comme un père pour lui. À une seule condition – il doit partir pour Ljubljana ce soir même, et sans délai ! – Mathis, démarre le moteur et toi, Antonio, prépare tes affaires. Et vite !

ANTONIO *baise la main du baron.*

LE BARON : Dis adieu à ta marraine et choisis des mots très gentils.

ANTONIO *se met à genou devant Rosine, mais ne peut prononcer un seul mot.*

ROSINE : Mon cher Antonio, comme il ne t'est pas permis de rester parmi nous, tu dois partir tout de suite. Étudie bien, respecte tes supérieurs, évite les malfaiteurs ! Respecte tes bienfaiteurs, n'oublie pas cette maison où tu as passé une bonne partie de ta jeunesse, et donne-nous de tes nouvelles !

ANTONIO *se lève et rejoint sa place.*

LE BARON *à Rosine* : Je vois que tu tiens vraiment beaucoup à lui.

ROSINE : Pour être honnête, je me soucie de lui parce qu'il est à un âge dangereux. Je suis sa marraine.

LE BARON *à Chérubin* : Chérubin, vous aviez raison après tout. – Venez ! Rejoignons les autres. – Les filles et les garçons, à cet après-midi!

*Le baron tient la main de sa femme. Ils sortent tous.*

## SCÈNE 9

Mathis, Agnès et Antonio

MATHIS *les tire par le coude et les ramène* : Ha ha ha ! On les a vraiment trompés.

AGNÈS : Tu as une sacrée imagination, tu sais.

MATHIS : Oublions tout ça. – Agnès, je dois te parler. Si, par hasard, tu entends que Guzman a porté plainte contre moi et que, par hasard, cette plainte –

AGNÈS : Je n'ai pas besoin d'avoir peur, hein ? – Ne t'inquiète pas. Il m'a bien semblé qu'il y avait quelque chose, mais je compte sur toi.

MATHIS : Si tu entendais, par exemple, qu'avant de te rencontrer, mon petit ange, dans le besoin et dans l'urgence, j'ai obtenu un peu d'argent d'une concierge qui vit au château Champignon près de Novomesto ; elle est vieille, moche, sans dents et elle louche ; et que je lui aurais promis le mariage, qu'est-ce que tu en penserais Agnès ?

AGNÈS : Je t'arracherais les yeux. *À côté.* – Mais qu'est-ce qu'on peut lui faire ! *À lui.* – Tu dis qu'elle est vieille, moche, qu'elle louche, qu'elle n'a pas de dents ? Bon, tu as de la chance ! Sinon – *En le menaçant.*

MATHIS : En ce qui concerne ce dernier point, je m'en charge.

ANTONIO : Mathis, tu oublies que je dois partir bientôt.

MATHIS : Tu as raison, mais toi, tu préférerais rester ?

ANTONIO : Avec grand plaisir !

MATHIS : Tu resteras, ne t'inquiète pas. – Dis adieu à tout le monde ; prends ton manteau et tes livres ; fais en sorte qu'on te voit ranger tes vêtements, tes sous-vêtements et toutes tes affaires. Je laisserai

la voiture devant la porte. Prends ton temps, apporte tes affaires, attache-les et range-les ! Ensuite, monte dans la voiture et conduis très vite jusqu'à la forêt, laisse la voiture là-bas et reviens à pied par le jardin. Le baron pensera que tu es déjà près de Ljubljana. – Mais tu devras te cacher tant qu'il ne sera pas consolé.

ANTONIO : Ce serait vraiment bien, mais j'ai peur.

MATHIS : N'aie pas peur ! Mathis est quelqu'un d'astucieux. Tu n'as qu'à obéir !

*Ils sortent tous.*

*Traduit du slovène par les étudiantes du département de traduction de la Faculté des lettres, Université de Ljubljana (Nina Brezar, Anamarija Brudar, Anna Maria Grego, Teja Kavčič, Veronika Mahne, Jasmina Madžarović, Katja Mavrič Bordon, Barbara Poličar, Urška Turk, Maja Žumer) et révisé par Sonia Vaupot. L'adaptation de la pièce d'Anton Tomaž Linhart a été jouée le 24 mai 2018, sous la direction de Sonia Vaupot et d'après une mise en scène de Florence Ménard, par les étudiantes du département de traduction (Anamarija Brudar, Anna Maria Grego, Teja Kavčič, Veronika Mahne, Katja Mavrič Bordon, Barbara Poličar, Urška Turk, Maja Žumer), lors de l'événement culturel Liber.ac organisé par la Faculté des Lettres de l'Université de Ljubljana.*